

L'apparition du tourisme dans l'espace alpin helvétique : récits de voyage francophones (1760-1850)



HÉLDER MENDES BAIÃO 
Université de Berne

Résumé : De la fin du XVIII^e siècle à la première moitié du XIX^e siècle, l'aire helvétique est toujours plus visitée par les voyageurs européens. À l'époque des Lumières, on s'intéresse aux montagnes suisses, à leurs qualités géologiques, botaniques et aux particularités morales et politiques des Helvètes. À partir de ces observations se met en place une idée-image de la Suisse comme pays républicain aux mœurs austères. Dans la première moitié du XIX^e siècle, cette représentation devenue mythique en Europe intrigue et attire les voyageurs toujours plus nombreux qui s'aventurent en Suisse. Alors que les voyages sont de plus en plus entrepris par la classe bourgeoise qui grossit et qui imite les coutumes de l'aristocratie, l'horizon politique de la Suisse ne s'efface pas des écrits. Au contraire, grâce au système politique des différents cantons la Suisse est parcourue comme une terre de liberté ouverte aux aventures. Nombreux sont les voyageurs à nous avoir laissé d'intrigants comptes rendus : Ramond de Carbonnières, William Coxe, Désiré Raoul-Rochette, Téobald Walsh, Victor Hugo, Stendhal, ne sont que quelques-uns parmi les plus célèbres à avoir été enthousiasmés par les paysages, mais aussi par les traditions républicaines et industrielles de la Suisse. Suivant les traces des travaux de Claude Reichler, François Rosset, Roland Ruffieux, etc., cet article analyse comment le tourisme a fait évoluer la Suisse et ses paysages, mais aussi comment le mythe d'une Suisse rurale et républicaine a profondément structuré les attentes des voyageurs, y compris lorsque ceux-ci allaient chercher en Helvétie un air pur et des bains pour revigorer leur santé.

Mots-clés : Suisse, voyage, Alpes, républiques, traditions.

CET article explore la naissance d'un imaginaire ludique rattaché à l'espace alpin à partir de la deuxième partie du XVIII^e siècle. Cet imaginaire qui repose sur une série de représentations que nous analyserons se diffuse d'abord en Angleterre grâce au récit de voyage

de William Windham (né vers 1718), qui en 1741 découvre la vallée de Chamonix avec un groupe d'amis. Bien que ces voyageurs s'y soient rendus solidement armés, comme s'ils entraient dans un monde inconnu et dangereux, les charmes alpestres qu'ils ont décrits laissèrent chez les lecteurs une impression durable et encouragèrent également quelques voyageurs suisses ou genevois à reproduire leurs exploits.

L'espace géographique que nous découvrirons dépasse parfois politiquement la Suisse historique, pour englober de manière structurelle l'espace alpin. Autour de celui-ci se développe en effet une imagerie qui ne tient pas compte des cadres nationaux que nous connaissons et qui d'ailleurs au XVIII^e siècle ne sont pas encore en place (Boyer, 2004 : 24). Aucun des voyageurs que nous analysons ne part en vacances au sens où nous l'entendons aujourd'hui, à savoir prendre congé d'une activité professionnelle ou harassante comme les études, pour une période plus ou moins longue.

Afin de répondre au sujet de la revue *Imaginaires*, l'objectif du présent article est de cerner les activités d'un certain nombre « d'oisifs » – terme péjoratif déjà employé à l'époque – dans leurs voyages d'agrément, ou de savants dans leurs voyages « scientifiques ». Afin de respecter le thème du numéro de la revue, nous avons privilégié l'analyse des moments de prélassement, tels que les bains ou les séjours en auberge.

Les auteurs abordés ici explorent l'espace helvétique et ses marges à l'aide de guides *hommes* pris sur le terrain, les guides *livres*, encore rares, permettent cependant déjà de choisir les étapes à parcourir et les lieux à visiter¹. De ce fait, bien que leurs parcours se répètent, ceux-ci ne sont pas totalement balisés, ce qui permet à chacun un certain nombre de réflexions originales. Les observations et idées ici présentées sont également dépendantes des sources utilisées, d'origine essentiellement francophone. De même, nous avons privilégié une source particulière : *Le Voyage en Suisse. Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle*, somme admirable réunie par Claude Reichler et Roland Ruffieux. C'est dans cette édition savante que nous avons puisé l'essentiel de nos textes, et grâce à laquelle nous avons pu les comparer entre eux.

Notre approche se distingue des recherches qui ont déjà été menées sur les récits viatiques, les itinéraires du Grand Tour ou le développement de l'industrie du tourisme par une étude plus précise des diverses dimensions de l'imaginaire alpestre. Les questions de recherche que nous avons suivies cherchent à découvrir comment l'espace helvétique devint un objet

1. Par exemple le livre du lausannois Abraham Ruchat pour la collection des « Délices de l'Europe » : *Les Délices de la Suisse*, Leyde, Pieter van der Aa, 1714, 4 vol.

de fascination pour les Européens du XVIII^e siècle. Car ces régions étaient initialement perçues comme frustes, pauvres, difficiles d'accès, escarpées, dangereuses depuis l'Antiquité – on connaît le récit que donne Tite-Live de la traversée des Alpes par Hannibal, certes reconstruit pour les besoins de la propagande romaine, mais néanmoins angoissant. Alors comment ont-elles fini par incarner un « produit helvétique », analysé par Laurent Tissot, et condensant les « Alpes romantiques, mais aussi les Alpes spectaculaires, les Alpes sportives [et] les Alpes thérapeutiques » (Tissot, 2000 : 6-7) ? Dans cet article, nous souhaitons comprendre comment les voyageurs européens, entre la fin du XVIII^e siècle et la première partie du XIX^e siècle, ont interagi avec l'imaginaire d'un espace helvétique idéalisé. Comment l'interprètent-ils et comment l'utilisent-ils pour rechercher dans les Alpes une expérience qui se rapprocherait de notre notion de « vacances », comprise comme un phénomène d'évasion de nos habitudes quotidiennes, d'exploration du monde, de détente, mais aussi de découvertes. Ainsi, il nous faut comprendre comment émerge le désir des Alpes au XVIII^e siècle, quelles sont les premières expériences ludiques qui l'encadrent et ébaucher comment les Alpes deviennent un espace de détente, au plein sens de ce terme.

« L'idée d'un monde nouveau » : l'invention d'un espace désirable

Dans l'Antiquité, la montagne connaît au moins deux registres de représentation. La moyenne montagne, associée à un jardin ou à un verger, est décrite, par exemple chez Théocrite, en tant que *locus amoenus* ; un lieu de délices où séjournent des pâtres généreux et accueillants. En revanche, la haute montagne est appréhendée comme une terre sauvage de neiges éternelles et de conditions climatiques extrêmes, inhabitable, territoire de créatures dangereuses, voire méconnues : c'est le *locus terribilis* (Reichler, 2002 : 5).

Ces représentations de la montagne et des Alpes – dont la diffusion s'accélère à la Renaissance grâce aux écrits des humanistes – sont encore largement actives jusqu'à la première partie du XVIII^e siècle, lorsque le jeune Albrecht von Haller (1708-1777) – il a alors vingt ans – se lance dans une course de Bâle à Lausanne par le Jura, s'arrêtant à Genève ; il poursuit son trajet en passant par le Valais et l'Oberland bernois pour se rendre finalement à Lucerne et Zurich. Le jeune médecin bernois perçoit encore la moyenne montagne, animée de vallées et de pâturages, comme un jardin et la haute montagne comme un lieu inquiétant dans lequel il ne faut pas séjourner. Le poème didactique et patriotique qu'il publie en 1732, *Les Alpes [Die Alpen]*, résonne de cette vision classique de la montagne. Cependant, le voyage entrepris par Haller en 1728,

et qui lui offrira les premiers matériaux pour son poème, illustre déjà un changement d'attitude à l'égard du massif alpin. Haller voyage en botaniste et en « géologue » : il s'intéresse à étudier et à répertorier les plantes qu'il découvre, analysant aussi les terrains géologiques ; il accorde ainsi son attention à la composition minérale des Alpes, en scrutant la présence de sel dans les sédiments. Mais, surtout, il ne voyage plus uniquement de ville en ville – ce qui était le cas jusqu'alors. La montagne cesse d'être un arrière-décor ou un objet de curiosité pour un voyageur pressé. Avec Haller, le Jura et les massifs alpins acquièrent un intérêt propre. Le poème *Les Alpes*, mais aussi les lettres manuscrites que Haller rédige pour expliquer son expédition, concourent ensemble à générer une série de représentations qui guideront, dans les années qui suivront, les voyageurs suisses et européens. L'attrait que les Alpes exercent sur Haller est essentiellement d'origine savante ; le jeune patricien bernois utilise son temps libre pour explorer des paysages quasi inconnus et afin de recueillir des échantillons, mais aussi pour rendre visite à des personnages de renom comme Bêat Louis de Muralt (1665-1749) – Bernois d'origine également – qui faisait alors office d'observateur avisé des mœurs suisses, françaises et anglaises². À la splendeur et frivolité françaises, Muralt opposait la simplicité et les vertus républicaines suisses.

Le récit des explorations de Haller sera bientôt suivi par d'autres. Des Genevois³, mais aussi des « touristes » anglais coucheront sur le papier leurs impressions⁴. Ces relations de voyage convoquent toutes un changement de perception à l'égard du monde de la montagne : les textes insistent sur « l'idée d'un monde nouveau », inexploré. Un lien particulier est alors tissé entre le paysage – on croit déceler un âge d'or –, l'environnement – on prend conscience que l'air de la montagne et ses eaux pourraient avoir un effet positif sur la santé – et ses habitants, qui rappellent les pâtres antiques et les vertus républicaines des premiers habitants de Rome. Cet entrelacs d'images de nature poétique et pastorale – dans lesquelles le spécialiste Claude Reichler a vu les origines d'un *mythe suisse* (Reichler, 2002 : 10) – constituent à n'en point douter un idéal-type (au sens wébérien) ou une idée-image (au sens de Bronislaw Baczko) qui fascine et attire les visiteurs⁵. Par la voix de Saint-Preux, Jean-Jacques Rousseau consigne

2. Bêat Louis de Muralt, *Lettres sur les Anglois et les François, et sur les voyages*, [s.l.], [s.n.], 1725.
3. En français, les textes genevois sont pionniers : Marc Théodore Bourrit, *Description des glaciers, glacières et amas de glace du duché de Savoie*, Genève, Bonnant, 1773 ; *Description des aspects du Mont-Blanc*, Lausanne, Société typographique, 1776. Voir également : Horace Bénédict de Saussure, *Voyages dans les Alpes, précédés d'un essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève*, t. I et II, Neuchâtel, 1779 ; t. III et IV, Genève, 1796.
4. L'un des premiers récits anglais à avoir circulé sous forme manuscrite est celui de William Windham, « Relation d'un voyage aux Glacières en 1741 par M. Windham », copie manuscrite, in *Lettres de Windham et de Martel. Premiers voyages à Chamouni*, Lyon, A. Geneste, 1912 [Extrait de la *Revue alpine*, février-mars, 1912].
5. La notion d'*idées-images* associe une représentation mentale avec un ou plusieurs concepts abstraits. Par exemple le fait de lier ensemble l'image d'un panorama alpin avec l'idée d'air pur, de santé et de dépassement de soi. Roland Barthes, à sa manière, synthétisait le « mythe

dans le roman *La Nouvelle Héloïse* (publié en 1761) les caractéristiques sentimentales de l'idéal-type d'un monde alpin inexploré. La diffusion du roman en Allemagne, en Angleterre et en France – véritable *best-seller* des Lumières –, présente au public un nouvel idéal de la montagne et met à la mode les voyages en Suisse. Or, il n'est pas anodin pour le propos de cet article que Saint-Preux découvre le Valais lorsqu'il est obligé de prendre des vacances forcées après la découverte de son amour compromettant pour Julie. Émotionnellement dévasté, Saint-Preux se rétablit en explorant les Alpes valaisannes. Il devient dès lors l'exemple livresque que suivront de nombreux voyageurs romantiques, chérissant un amour absent, et se livrant simultanément aux beautés et aux horreurs de la montagne.

Explorant les régions périphériques de Clarens, Saint-Preux prend un guide de montagne – dans lequel il trouve « plutôt un ami qu'un mercenaire » (Rousseau, 1961 : 77) –, nouant ainsi dans son cœur et à travers la montagne l'apaisement qu'il ressent à l'égard de son environnement : « Ce fut là que je démêlai dans la pureté de l'air où je me trouvais, la véritable cause du changement de mon humeur [...] » (Rousseau, 1961 : 78)⁶. Son ascension géographique est aussi une ascension spirituelle. Plus haut, ses pensées deviennent plus légères et sa tristesse se dissipe. Il contemple autour de lui un monde inconnu rempli de plantes, d'oiseaux et d'objets inédits. Les yeux de Saint-Preux donnent vie à un jardin paradisiaque où les éléments se présentent plus purs, plus proches de leur origine immaculée. Ce pays est aussi le séjour d'autres hommes, préservés des maux de la civilisation par leur isolement, ils respectent les rythmes de la nature. Ainsi, ils n'exploitent pas leurs mines d'or pour que l'avidité ne déchire pas leur simplicité de mœurs. Grâce à leur hospitalité désintéressée, Saint-Preux sent son cœur blessé se rétablir : l'air éthéré de la montagne et l'effet des mœurs douces des montagnards du Valais le réconcilient avec sa nature humaine et les hommes. Ces impressions reçues au cœur des Alpes font écho aux notes de Haller rédigées trente ans plus tôt :

Ce vallon solitaire, ces lacs sur une hauteur très considérable, ces rivières souterraines, tout cela forme quelque chose de singulier, et qui paraît étranger aux Suisses même. Aussi les mœurs des habitants se ressentent-elles de la particularité de leur pays natal. Un vieillard a assuré d'avoir vu, l'aïeul, le grand-père, le père, et le fils loger dans une même cabane, et ce peuple antique ignorer jusqu'aux couteaux et

alpestre » de la sorte : « [...] ce vieux mythe alpestre (il date du XI^e siècle) que Gide associait justement à la morale helvético-protestante et qui a toujours fonctionné comme un mixte bâtard de naturisme et de puritanisme (régénération par l'air pur, idées morales devant les sommets, l'ascension comme civisme, etc.). » Cf. Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957, p. 113-114.

6. Dans les citations insérées dans le texte, l'orthographe a été modernisée et la ponctuation respectée.

aux cuillères. Heureux peuple que l'ignorance préservait de tant de maux, qui suivent la politesse des villes (Haller, 2008 : 44)⁷.

Haller et Rousseau, en tant qu'observateurs extérieurs, valorisent, sans fausses notes, un tableau structuré par différents thèmes ; ceux-ci, assemblés, forment une idée-image idéale : la nature éthérée, la communauté non corrompue, l'éloignement d'une civilisation douteuse, la douceur et la simplicité. Ces marqueurs linguistiques, qui empruntent au vocabulaire de l'utopie, génèrent l'image d'une Helvétie heureuse qui captive le lecteur. La métaphore utopique ne délaisse pas la dimension politique, ou plutôt républicaine, car Saint-Preux constate chez les Valaisans : « [...] les enfants en âge de raison sont les égaux de leurs pères, les domestiques s'asseyent à la table avec leurs maîtres ; la même liberté règne dans les maisons et dans la république, et la famille est l'image de l'État » (Rousseau, 1961 : 81). Le poème *Les Alpes* de Haller, publié en 1732, fait également éloge du courage, de l'abnégation et de la fraternité des montagnards qui se distinguèrent au *xvi^e* siècle lors des guerres d'Italie.

Lorsque Claude Reichler se penche sur ce phénomène d'idéalisation, il le scrute à travers un concept emprunté au philosophe Augustin Berque et parle de « médiance » :

La médiance est un rapport – que le paysage manifeste – entre l'homme et l'espace naturel, l'homme comme sujet et comme appartenant à une collectivité. [...] Elle est « le sens d'un milieu » dit Berque, une dimension où le subjectif (le ressentir et la signification) et l'objectif (le milieu) se rencontrent et dans laquelle leur antinomie est levée. En d'autres termes, le paysage relève en même temps de trois dimensions : l'une biophysique (c'est une réalité déterminée par des conditions naturelles), la seconde culturelle (c'est un « lieu de mémoire »), et la troisième subjective (perspective phénoménologique). La notion de médiance permet de comprendre comment et pourquoi ces trois « échelles du paysage » doivent être saisies solidaiement (Reichler, 2002 : 18-19).

Pour le spécialiste helvétique des récits viatiques, les tableaux idéaux que décrit A. von Haller et qui inspirent J.-J. Rousseau forment les caractéristiques d'un *mythe helvétique* qui exerce une fascination sur les autochtones, mais aussi sur les voyageurs et touristes européens qui parcourent les Alpes et la Suisse en quête de ces images.

L'augmentation du nombre de voyages et de séjours en Suisse de l'élite européenne s'explique par la circulation de ces images diffusées

7. Les notes de voyage que Haller a consignées ont été publiées pour la première fois à la fin du *xix^e* siècle.

grâce aux récits viatiques et aux estampes des « petits maîtres » helvétiques qui alimentent et font entrer dans tous les foyers l'horizon d'attente suisse. Alors l'Helvétie, envisagée en tant qu'espace géographique qui guérit et contexte d'une expérience intérieure, devient sublime.

L'évolution européenne de l'image des Alpes au tournant des Lumières



Dès le XVIII^e siècle, on perçoit dans les écrits une tension entre la « bonne nature » des montagnards et celle, compromise, des hommes des villes. Lorsque Saint-Preux découvre les populations féminines du Haut-Valais, il note avec provocation pour sa maîtresse « le teint éblouissant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faisait rougir, et ne rendait que plus agréables » (Rousseau, 1961 : 82). Il constate également leur serviabilité puisque, pendant le déjeuner, elles font le service dans la maison de leurs pères. Cette particularité dénote pour Saint-Preux la générosité et l'accueil des Haut-Valaisans, qui n'acceptent pas d'argent de la part d'un « étranger »⁸. Chez Rousseau, les montagnards bénéficient de la même sympathie et aura que le « bon sauvage ». Les Valaisans sont l'incarnation d'un mode de vie original qui n'a pas encore été altéré par les néfastes rapports d'argent qui dominent les échanges marchands et l'économie des grandes villes. Un authentique explorateur et savant helvétique, Horace Bénédicte de Saussure (1740-1799), va faire usage des mêmes images pour décrire le sens de l'hospitalité, l'accueil désintéressé, la solidarité et le sens de la vertu des populations habitant la vallée de Chamonix. À partir des années 1760 et jusqu'à son ascension réussie du mont Blanc en 1787, Saussure s'y rend régulièrement, afin d'effectuer des prélèvements et étudier les massifs alpins, dont celui du Mont-Blanc. Saussure observe donc avec inquiétude l'apparition du tourisme dans la vallée de Chamonix, la disparition de l'accueil désintéressé chez l'habitant, l'érection des premières auberges, dont l'ampleur vite impressionnante permet d'accueillir toujours plus de touristes : anglais, allemands, français, etc. Ce déferlement de nouveaux venus et la manne financière inattendue qui l'accompagne altèrent le comportement des habitants des vallées. Alors que la vie traditionnelle et ses rigueurs sont bouleversées, de petites mesquineries font leur apparition. Le tourisme, qui devient un phénomène croissant dès la belle saison, corrompt les mœurs simples et heureuses des montagnards.

Quelle est donc la nature de ce tourisme ? Pour répondre à cette question, les sources manquent. S'il n'existe pas encore d'itinéraires « tout tracés » pour partir en vacances, la découverte de la Suisse s'inscrit

8. Ils savent cependant que Saint-Preux est Suisse et le considèrent comme un « frère ».

dans une démarche d'agrément qui vise à la fois à trouver l'air pur, à découvrir un spectacle qui se rapproche du fantastique et à prendre les eaux. Si ces expériences se « démocratisent » en s'ouvrant à la bourgeoisie, la première partie du XIX^e siècle voit cependant défilier les voyageurs aristocratiques dont l'origine est d'abord anglaise.

Dès la fin du XVIII^e siècle, deux récits de voyage viennent enrichir l'image de la Suisse en Europe et préparer le terrain pour les voyageurs futurs qui s'y aventureront : le récit du prêtre anglican William Coxe (1747-1828) – traduit par Ramond de Carbonnières qui le critique et le complète⁹ – et le *Manuel du voyageur en Suisse* (titre de la traduction française de 1810) du savant d'origine prussienne Johann Gottfried Ebel (1764-1830)¹⁰. William Coxe renforce l'idée, prégnante dans la société anglaise depuis le livre d'Abraham Stanyan – *L'État de la Suisse* (1714) –, que la Suisse est un environnement de vertueux républicains, comme les anciens Grecs, dont le caractère essentiel est la simplicité¹¹. L'auteur met en garde contre l'introduction du luxe. Coxe décrit consciencieusement les différents itinéraires helvétiques et encourage le lecteur à les parcourir à pied pour ne rien manquer.

Avec Ebel, le genre du récit de voyage évolue pour la première fois en guide touristique. Profondément touché par la beauté de la Suisse, ses paysages, sa population, il avertit les aristocrates qui, d'ordinaire, empruntent les chemins helvétiques, de respecter ce peuple libre, chez qui l'ordre nobiliaire ne possède pas de prérogatives importantes. Son *Manuel du voyageur en Suisse* offre à ses lecteurs une myriade d'informations concernant les guides (hommes) de montagne, où se loger, combien payer dans les auberges, lesquelles choisir, etc. Surtout, Ebel encourage le voyageur à se libérer de son ego pour s'oublier dans la contemplation des montagnes. Expérience que l'écrivain français Étienne Pivert de Senancour (1770-1846) transcrit de sa belle plume dans *Oberman* (1804) :

Mais là, sur ces monts déserts, où le ciel est plus immense ; où l'air est plus fixe, et les temps moins rapides, et la vie plus permanente : là, la nature entière exprime éloquemment un ordre plus grand, une harmonie plus visible, un ensemble éternel : là, l'homme retrouve sa

9. William Coxe, *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, traduites de l'anglais et augmentées des observations faites dans le même pays par le traducteur, Paris, 1782, 2 vol. (1^{re} éd. anglaise 1779).
10. Véritable chantre des débuts du tourisme en Suisse, Johann Gottfried Ebel a publié différents ouvrages qui expliquent ses conceptions et qui guident les voyageurs à travers le labyrinthe des vallées alpines : *Schilderung der Gebirgsvölker der Schweiz* (*Description des peuples montagnards de la Suisse*, publié en allemand en deux parties en 1798 et 1802) ; les *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse* (1805) et le *Manuel du voyageur en Suisse* (1810). Ebel devient citoyen de la République helvétique en 1801 et bourgeois de Zurich en 1805.
11. Abraham Stanyan, *L'État de la Suisse : écrit en 1714*, traduit de l'anglais [par Lucas Schaub], Amsterdam, les Frères Wetstein, 1714.

forme altérable, mais indestructible ; il respire l'air sauvage loin des émanations sociales ; son être est à lui comme à l'univers : il vit d'une vie réelle dans l'unité sublime (Senancour, 2003 : 92).

À l'aube du XIX^e siècle transparait ainsi un des motifs les plus prégnants de l'imagerie helvétique : la permanence sous les changements, l'inaltérable face à l'écume des jours. Cinquante ans plus tard, l'historien français Jules Michelet inscrit encore dans la permanence des grandes structures géographiques la réalité des conditions humaines : « Le Rhin, qui ne s'use pas, fait entendre au pied la douce et grande voix qui murmure : *Toujours, toujours.* » (cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 889). Le poète Gérard de Nerval en quittant Lausanne – cette avant-garde de la Suisse historique – insiste également sur le rôle moral de « cette petite France mystique et rêveuse qui nous a doués de toute une littérature et de toute une politique » (cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 722). De son côté, Ebel consacre le voyage en Suisse comme une expérience intérieure face à une nature sublime, mais il brode également autour du *topos* du peuple singulier dont les mœurs républicaines interrogent une Europe livrée au chaos des mouvements révolutionnaires. Dès lors, les écrits des voyageurs glissent subrepticement de la perspective rationaliste et universelle des Lumières – l'homme de l'état de nature – vers les singularités du romantisme, sensibles au fantastique, à l'histoire, mais aussi aux affres d'une nature indomptable comme l'interprète le peintre anglais Joseph Turner avec sa représentation d'Hannibal et de son armée traversant les Alpes (1812).

À la Restauration, les régions précédemment délaissées attirent l'attention des voyageurs. Ceux-ci, suivant l'exemple de J.-J. Rousseau, cherchent à oublier les transformations irréversibles de l'industrialisation naissante. Comme Désiré Raoul Rochette qui s'enfonce dans les vallées grisonnes pour rechercher des hommes que les étrangers et l'argent n'ont pas encore corrompus. Ce faisant, il cherche également à échapper aux lieux déjà trop célèbres qui, surchargés de visiteurs, perdent leur aspect symbolique. Au pied de la « pyramide de Kunkelsberg », il rêve de tomber nez à nez avec une « race de géants » seule digne, selon lui, d'habiter le flanc noir de ces montagnes (D. R. Rochette cité dans cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 698). Un autre voyageur rêve de retrouver « la terre [...] à son premier jour !! Je vais pénétrer les mystères de la Création » (Astolphe de Custine cité dans cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 680).

Le canton d'Appenzell attire également les regards, mais ici pas de pics vertigineux pour évoquer le chaos des débuts du monde. Les voyageurs sont en quête de dispositifs politiques, comme les assemblées populaires (*Landsgemeinde*), que, dans *Le Contrat social*, J.-J. Rousseau a associées à l'esprit suisse. En Suisse centrale, dans le canton de Glaris et les

régions appenzelloises, se dessine une analogie entre une nature préservée et l'authenticité primitive d'un peuple qui a conservé ses traditions. L'imaginaire s'enflamme à la vue de ces populations, témoins primitifs d'une humanité qui aurait pu échapper aux accidents de l'histoire et être heureuse.

Le canton d'Appenzell, qui compte, vers 1800, 55 000 habitants, incarne alors la réminiscence des républiques antiques. Ebel insiste sur la liberté et le bonheur des Appenzellois, la campagne de ce petit canton évoque l'âge d'or et les voyageurs-poètes rêvent à leur tour de revenir en Arcadie. Et c'est l'ensemble des régions suisses qui finissent par bénéficier de cette aura politique. Grâce à Ebel, dont les ouvrages marqueront durablement plusieurs générations jusqu'au mitan du XIX^e siècle, la bourgeoisie en vacances en Suisse évoluera spirituellement dans le cadre de cet horizon d'attente. Le voyage « bourgeois » qui remplace les aventures du siècle des Lumières perpétue le souvenir de ce lien poétique entre nature primitive et humanité préservée.

Les dimensions ludiques du voyage : bains et auberges



Depuis le Moyen Âge, la Suisse est connue et recherchée pour l'effet bénéfique de ses eaux. Albrecht von Haller, durant sa course autour de Berne, indique à plusieurs reprises la qualité des eaux, leur teneur minérale et leur effet sur la santé. Il observe aussi que les populations locales, ou européennes, se rencontrent auprès des sources pour en expérimenter les bienfaits. La nature curative des bains, des eaux de la montagne, deviendra progressivement un des éléments clés du tourisme suisse, ceci jusqu'à l'apothéose que représente le roman *La Montagne magique* (1924) de Thomas Mann, où le sanatorium apparaît comme suspendu hors du temps et du monde, symbole par excellence des vertus de la montagne.

Les bains et les auberges sont des lieux de passage presque obligatoires pour les voyageurs qui traversent la Suisse pour le Grand Tour ou qui explorent le pays. Les bains sont un espace où se retrouvent l'aristocratie et la bourgeoisie argentée d'Europe ; c'est aussi un lieu qui est dédié aux cures et au délassement¹². Lorsque les voyageurs consignent leurs remarques sur ces lieux, ils entrent en dialogue avec les images idéales de la Suisse ; c'est une manière pour eux d'évaluer leur séjour et de discuter

12. D'ailleurs cet aspect est déjà ancien. Sebastian Münster note dans la *Cosmographia Universalis* (1544) au sujet de la ville de Baden (qui alors était surnommée « Oberbaden », c'est-à-dire les Hauts Bains) : « On y rencontre, venus des pays lointains un grand nombre de gens, tant gentilshommes qu'artisans ou bourgeois, et plus pour y prendre leurs plaisirs, que pour chercher médecine ou guérison de quelque maladie » (cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 64).

les représentations helvétiques. Ces espaces de détente et de séjour permettent d'analyser les attentes et les interrogations des premiers touristes en Suisse. Les bains incarnent aux yeux du voyageur la synthèse des vertus médicinales suisses, les eaux charrient la force primitive des montagnes et l'air pur revigore les corps fatigués. Quant aux auberges et hôtels, ces lieux permettent de côtoyer les peuples d'Europe ou de découvrir la Suisse sous un angle moins rude, approche vacancière dont le grand tourisme tirera profit.

Casanova, voyageur vénitien, rapporte dans son journal que, visitant l'espace helvétique, il s'arrêta aux bains de Berne, aux bords de la rivière Aar :

Un homme à la mine honnête me demanda si je voulais me baigner, et lui ayant répondu que oui, il m'ouvrit une loge, et voilà une quantité de servantes qui courent à moi. L'homme me dit que chacune aspire à l'honneur de me servir dans le bain, et que c'était à moi à choisir celle que je voulais. Il me dit que moyennant un petit écu je payerais le bain, la fille et mon déjeuner aussi. Je jette le mouchoir, comme le grand Turc, à celle qui me revenait le mieux, et j'entre (cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 396).

Comme souvent chez Casanova ses assertions sont difficiles à évaluer : existait-il réellement un tel lieu à Berne ? Le narrateur avoue son indifférence pour cette « Suissesse de dix-huit ans ». Au physique agréable, mais trop sérieuse et sans charmes, la jeune fille laisse son client de marbre : « Nous n'aimons donc que l'artifice et le faux, et le vrai ne nous séduit plus lorsqu'un vain appareil n'en est pas l'avant-coureur » (cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 397). Casanova conteste donc le rôle social de la transparence et de l'authenticité dans les choses de l'amour. La vapeur des bains doit permettre de fantasmer l'objet désiré, or ici rien de tel. Le voyageur demeure aussi insensible aux effets thérapeutiques de la Suisse.

À la fin du XVIII^e siècle, les témoignages laissés par les voyageurs européens qui découvrent les agréments des bains soulignent le dépouillement des installations. Le lecteur perçoit l'agacement des voyageurs déjà en quête de confort, néanmoins ces remarques trouvent un écho évident avec la simplicité des populations environnantes et le primitivisme des paysages. Elles soulignent le dénouement des Alpes mais aussi l'austérité de l'environnement montagnard.

Désiré Raoul Rochette (ou Raoul-Rochette) visite la Suisse dès 1819. Fils d'un médecin de campagne, il fait carrière comme archéologue. À 29 ans, il obtient la place de conservateur des médailles et des antiques à la Bibliothèque nationale de Paris. Conservateur et royaliste,

Raoul-Rochette recherche dans la Suisse de la Restauration les poncifs du XVIII^e siècle¹³ : un peuple de bergers, simple et heureux, évoluant dans une nature sauvage et préservée.

Dans les Grisons, alors qu'il explore les abîmes d'un « gouffre affreux » qui lui donne le vertige, Raoul-Rochette arrive aux bains de la rivière Tamina (sans doute aujourd'hui les bains de Bad Ragaz). Ces bains étant situés dans une gorge profonde, le narrateur est très impressionné par la descente, il lui semble rejoindre des dieux infernaux et « les entrailles de la Terre ». Les bains sont décevants, deux bâtiments lugubres, disposant d'une petite terrasse pour la promenade des « trois à quatre cents » malades qui y séjournent. Le soleil ne pénètre dans ce « vestibule naturel » que quatre heures par jour au plus beau de l'été, ce qui offre au narrateur l'occasion de filer la métaphore en se basant sur des réminiscences du Tartare ou de l'enfer de Dante. Cependant il insiste sur l'aspect vertueux que possèdent ces eaux sombres, repérées dès le Moyen Âge. « Grâce au ciel, je vais quitter ce gouffre, où il me semble que j'ai peine à respirer » (D. R. Rochette cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 698).

Cette expérience « infernale » ne décourage pas notre intrépide voyageur, nous le retrouvons à Loèche-les-Bains. N'étant pas cette fois subjugué par la « nudité » des parois rocheuses, il n'oublie pas de confier à son journal quelques observations sociales.

À Loèche-les-Bains, notre voyageur peut respirer à l'intérieur de « vastes bâtiments ». Si la proximité des montagnes n'est plus un problème, la promiscuité des corps, simplement recouverts par de « longues chemises de flanelle », le gêne et le trouble. Il n'est pas le seul à critiquer ce *manque de décence* dans les bains suisses : différents témoignages attestent que les sexes s'y entremêlent trop facilement. Le narrateur s'étonne cependant « chez ces républicains » de trouver une séparation entre les conditions sociales : « le *bain des pauvres* et celui des *messieurs* sont aux deux extrémités du village. » (D. R. Rochette cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 824).

S'agit-il déjà d'une mesure prise en faveur des visiteurs étrangers ? Ce n'est pas certain, tant la Suisse, du XVI^e au XVIII^e siècle, demeure

13. Grâce à la réussite de l'invasion française de 1798, l'occupant cherche à créer une république sœur du Directoire. Les cantons disparaissent, laissant la place à un pouvoir centralisé et à des départements. Ce modèle, détesté par la plupart des Suisses, ne dure que jusqu'en 1803. Bonaparte, par l'Acte de Médiation, transfère aux cantons une partie de leurs anciennes prérogatives ; pourtant la Suisse dispose toujours d'un gouvernement relativement centralisé. La Restauration redonne cependant aux cantons la plupart de leurs anciens pouvoirs et reforme la Confédération. Seule l'armée est alors nationale. De 1815 à 1848, date de la création de l'État fédéral, la Confédération connaît de nombreuses tensions à la fois religieuses – entre catholiques et protestants – mais aussi économiques entre cantons campagnards et cantons industriels. Les libéraux se trouvent principalement dans les rangs des protestants, leur victoire lors de la guerre du Sonderbund (1847) intègre la Suisse comme république parlementaire dans le concert des nations européennes. Le pays se modernise et évolue dès lors rapidement.

inégalitaire. Ce n'est pas un hasard si le terme de « simplicité » se substitue à celui d'égalité dans la bouche des élites : la simplicité implique une vertu apparente, des modes d'être, tandis que l'égalité juridique réclame des lois ad hoc. Or les élites patriciennes d'Ancien Régime résistent à l'instauration de telles lois.

À Loèche-les-Bains, la plus sûre carte de visite est la maladie. Quand un étranger arrive, « on s'y dispute l'honneur de la première confiance avec autant d'empressement qu'on en met ailleurs à l'éviter » (D. R. Rochette cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 825). Le narrateur et sa compagne, attirés seulement par la curiosité et sans infirmités à soigner, sont rapidement mis au ban de cette étrange société de malades : « on nous traitait en étrangers et presque en ennemis » (826).

Comme aux gorges de la Tamina, le mobilier est rudimentaire, les appartements petits et suffocants, séparés de simples cloisons. La promiscuité est totale et bienheureux le visiteur qui ne gagne pas de nouvelles infirmités. Comparée aux lugubres bains des Grisons, la situation est bien plus « riante » et la petite station possède déjà l'atmosphère de « détente » qui fera sa renommée :

Les uns lisent, d'autres chantent. L'heure des repas, qui surprend aussi cette folâtre assemblée de malades, fait cesser les jeux et les entretiens particuliers ; on s'y mêle, on mange, on boit en commun ; les bons mots, les vives saillies volent d'un carré à l'autre ; on oublie ses maux, quelquefois même sa raison ; et l'on ne s'aperçoit pas que les séances se prolongent à mesure que la guérison avance (D. R. Rochette cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 825).

Certains sommets des Alpes, par leur position, leurs particularités géologiques, ou parce qu'ils offrent un point de vue recherché par les « touristes », comme le note Victor Hugo dans son journal, deviennent souvent des étapes incontournables pour un périple réussi en Suisse. C'est le cas du Rigi : cette montagne, proche de la ville de Lucerne, attira de nombreux promeneurs et « touristes » dès le début du XIX^e siècle. Aujourd'hui, pour les moins téméraires, il existe une route, des transports publics et un téléphérique qui les emportent sans encombre à son point culminant, mais ces installations ne sont apparues qu'au début du XX^e siècle. Avant, il fallait faire l'ascension, cinq heures durant, pour y arriver. Quels étaient alors les réconforts de cette marche harassante ?

Au cours de la montée, Victor Hugo (1802-1885) découvre d'abord des « bains froids » : il n'y a là encore rien de très prestigieux, une maison qui n'a « rien de remarquable [...] revêtue de petites planchettes » (cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 806). Le promeneur laisse errer son regard dans

cette immensité sauvage. Au détour d'un ravin, il croise, jambes au-dessus du gouffre, assis à contempler l'immensité, un « crétin des Alpes ». Victor Hugo énonce alors une de ces antinomies dont sa plume abonde : « la nature dans son attitude la plus superbe, l'homme dans sa posture la plus misérable » (807).

Parvenant sur le Rigi Kulm (le sommet du Rigi), il souligne les aménagements :

Au sommet du Rigi, il n'y a que trois choses : une auberge, un observatoire fait de quelques planches clouées sur quelques solives, et une croix. C'est tout ce qu'il faut ; l'estomac, l'œil et l'âme ont un triple besoin. Il est satisfait (808).

Absorbé dans la contemplation des sommets environnants, Victor Hugo se remémore ses lectures des voyages de Saussure : « Le géologue y peut scruter la formation d'une chaîne de montagnes, le philosophe y peut étudier la formation d'une de ces chaînes d'hommes, de races et d'idées qu'on appelle des nations » (809). Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le *topos*, inspiré par Montesquieu, qui suppose que le climat et la nature fabriquent un type d'homme spécifique demeure vivace chez tous les voyageurs, ceci malgré des conditions sociales et des idéologies différentes. Plus qu'ailleurs, on constate en Suisse la fabrication par la nature d'une race belle et noble, d'hommes courageux, intrépides : de fiers républicains. Alors, pour les touristes français, les éléments qui déforment ce tableau helvétique sont notés avec aigreur, et la présence britannique en fait partie. Victor Hugo rencontre ainsi des Anglais dans son ascension du Rigi : il s'agit parfois d'une figure solitaire, une autre fois de gamins que leur bonne s'efforce d'occuper.

Lors de son passage à Lausanne, en 1839, contemplant le paysage offert par le lac Léman depuis un belvédère, Gérard de Nerval (1808-1855) note, dépité, dans son *Voyage d'Orient* : « Voilà, comme dirait un artiste, le *poncif* de la nature suisse [...] il n'y manque que des naturels en costumes ; mais ces derniers ne s'habillent que dans la saison des Anglais [...] » (cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 722). Plus terre-à-terre, Jules Michelet écrit dans le journal de voyage dédié à son tour des Grisons en 1867 :

Bonne auberge, mais force Anglais. Leur petite littérature sotte qu'on trouve partout sur la route (exemple à l'hôtel de Splügen). En voyant que c'est le peuple voyageur, on en prendrait grande idée. Mais cette pauvre littérature donne la réalité morale de leurs classes riches. Pas un de leurs bons voyages, de leurs beaux livres d'histoire naturelle (cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 895).

Le lecteur constate ici la rancune du voyageur confronté à la trivialité du tourisme. Les Anglais se déplacent déjà en grand nombre pour se divertir ; leur aristocratie, leur bourgeoisie, parcourent la Suisse en tous sens et les « naturels » s'adaptent à leurs attentes. On se situe peut-être là à une croisée historique des chemins : l'industrie des vacances est déjà présente, mais elle attend les grandes révolutions techniques de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle pour prendre son envol.

En attendant, les auberges, improvisées ou déjà confortables et luxueuses, ponctuent la vie du voyageur, qui aime à rapporter à un lecteur complice les scènes les plus cocasses.

Le comte Théobald Walsh (1792- ?), au sujet duquel on dispose de peu d'informations biographiques, a voyagé en Suisse autour de 1820. Il nous a laissé des *Notes sur la Suisse et une partie de l'Italie* (1823) et une version rééditée et augmentée qui paraît en 1825 : *Notes sur la Suisse, la Lombardie et le Piémont*. Walsh développe, au fil de ses *Notes*, un regard aiguisé sur le monde du voyage en Suisse. Comme il est conscient des attentes des lecteurs, il joue avec les poncifs du voyage. Arrivant au sommet du Rigi sous la pluie, il ne se laisse pas décourager : « Assez d'autres ont dépeint le Rigi et son admirable vue par un beau temps ; la description de ce qu'il est par la pluie aura du moins le piquant de la nouveauté. » (cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 819).

Désœuvré, au milieu du brouillard au Rigi Kulm, Théodore Walsh s'arrête sur les physionomies de ses compagnons d'infortune qui partagent avec lui de longues heures et une nuit dans l'auberge de bois au sommet. Le gîte en soi n'est pas à déplorer :

Il y a quelques années qu'il n'existait ici qu'un misérable chalet, et c'est au moyen d'une cotisation volontaire, à laquelle ont surtout contribué Zurich et Lucerne, qu'on a construit cette maison, dont les moindres matériaux ont été apportés de la vallée, à dos d'homme (822).

Seule la grande salle commune est chauffée, mais elle est livrée à « l'épaisse fumée » d'une « douzaine de pipes ». Soit c'est cette attente commune qu'il faut supporter, soit il faut se « claquemurer solitairement dans d'étroits taudis, sans feu, et où il n'y a pas de place, entre les lits et la cloison, que pour une table et deux chaises » (821). Tous les occupants de cette modeste demeure attendent le lever du brouillard pour contempler à la ronde la sublime chaîne des Alpes. Mais le mauvais temps les oblige à l'arrêt, alors ils mangent, parlent, jouent aux cartes, s'observent : les Lucernois se moquent des Bernois qui ne veulent parler que français, et un Anglais, impatient, redescend aussitôt après être arrivé, malgré les récriminations

de son guide. Chacun cherche à tuer le temps : un peintre dessine, une demoiselle parcourt un récit de voyage, d'autres s'impatientent, les guides jouent aux cartes et jurent. Walsh nous expose la galerie des admirateurs et explorateurs des Alpes. Parmi ceux-ci – essentiellement des hommes – les Anglais sont indéniablement ceux qui provoquent la plus grande curiosité dans les rangs des voyageurs français et suisses. Souvent mélancoliques, comme les avait décrits Bêat Louis de Muralt, les Anglais voyageurs se confondent parfois avec les « Lovelace » de roman par leur curiosité, leur esprit libre, leur fortune, mais aussi l'impétuosité de leurs sentiments amoureux. Théodore Walsh décrit ainsi un voyageur qui s'ennuyant dans une « auberge de village » eut la bonne idée de mettre à profit le *kiltgang* à son usage. Le procédé est mystérieux, le voyageur le décrit ainsi : « On connaît l'usage un peu trop patriarcal de ces échelles, qui, plantées contre la fenêtre de l'objet préféré, favorisent les entretiens nocturnes des amants. » Est-ce les parents qui encouragent ainsi les jeunes hommes à faire la cour à leurs filles ? D'un point de vue ethnographique, l'usage mérite d'être relevé. Qu'arriva-t-il à ce jeune intrépide ? Il découvre une jeune fille, qui d'un air impatient, attend depuis trop longtemps son amant. Il s'élançait vers l'échelle, mais las, la fenêtre se referme brusquement et « trois grands gaillards » font leur apparition. C'était un piège qu'on lui avait tendu :

Il fait d'inutiles efforts pour échapper au sort qui lui est réservé ; saisi par des bras vigoureux, il est traîné vers la fontaine publique ; on l'y plonge à plusieurs reprises, et on ne l'en retire, à demi noyé, que pour l'envelopper d'un de ces grands filets dans lesquels les gens du pays transportent leurs fourrages, et le suspendre, dans ce hamac d'un nouveau genre, à l'un des arbres de la route. [...] Le jour venu, il se vit l'objet de la risée des passants, jusqu'à ce que l'un d'eux, plus charitable, vint le décrocher [...] (819).

Ce jeune voyageur n'est guère le seul à éprouver ce genre de mésaventures, par suite d'un séjour en auberge. Nicolai Karamzine (1766-1826)¹⁴ rapporte qu'un de ses compagnons de voyage, qu'il dénomme Becker, après s'être enamouré d'une jeune demoiselle lors d'un repas dans un hôtel à Bâle tenta de la retrouver à Yverdon. Il se rendit d'abord à Lausanne où il loua un cheval. Malheureusement, il découvrit bien vite que la belle Julie était déjà engagée ailleurs et ne montra qu'un visage froid et distant à son jeune amant. Celui-ci, afin d'oublier son chagrin, passa la soirée dans son hôtel en compagnie de quatre Anglais où ils burent ensemble force bouteilles de vin. Passablement enivré, mais souhaitant toujours rentrer à Lausanne, Becker éperonne son cheval malgré la neige et la nuit bien

14. Voyageur et historien russe. Entre 1789 et 1792, il voyage en Allemagne, en Angleterre, en Suisse et en France. Dès 1797, il publie en volume son récit de voyages préalablement paru dans le *Journal de Moscou*.

avancée. Il se perd en chemin ; près de défaillir, il est recueilli par des paysans qui accordent asile au voyageur et à sa monture. Remis de ses mésaventures, mais avec un fort rhume, il écrit à son ami qu'il a bien cru voir sa dernière heure arriver, et avec elle tous ses rêves s'envoler : « Hélas ! je disais adieu à ma patrie, à mes amis, à mon cours de chimie¹⁵, à toutes mes espérances !... » (cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 818).

L'exemple de Becker et celui du jeune homme pris dans les mailles du filet illustrent le type d'aventures qui pouvaient survenir à ceux qui cessaient leurs activités quotidiennes afin de voyager et de se former au contact du monde. Dès le tournant du siècle, les aubergistes sont de plus en plus conscients de cette clientèle qui cherche à découvrir, mais qui n'a plus pour objectif de se mettre en danger comme l'avait fait un explorateur tel que Horace-Bénédict de Saussure au siècle précédent.

Lors de son voyage en 1811, le marquis Astolphe de Custine (1790-1857)¹⁶ rapporte ainsi comment un aubergiste s'est ingénié à leur procurer une « partie de plaisir » grâce à une barque voguant avec son orchestre sur le lac de Zurich¹⁷ : « Figurez-vous un conte de fées, un rêve, tout ce qu'il y a de plus invraisemblable [...] » (cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 677). Déjà chez Custine, la Suisse est essentiellement représentation ; si les émotions semblent sincères, le paysage est absorbé et interprété grâce à des lectures préalables. Or, l'aubergiste qui organise les divertissements auxquels participe le narrateur en fait de même :

Voulez-vous savoir quel est le génie ordonnateur de cette fête magique ? Ce n'est point un enchanteur, c'est un aubergiste, homme à moitié fou, qui ne rêve que parties de plaisir, surprises, musique, chanteurs ; à dîner même, il écorche les oreilles de ses hôtes par des concerts qui perdent beaucoup à n'être pas répétés par les échos du lac. M. Peter est un roi d'auberge [...] : il a une marine, il a des canons, il a des tabatières qui chantent, des portes qui s'ouvrent toutes seules, des légions de serviteurs, des saltimbanques, des transparents [...] (677).

15. Originaire de Copenhague, Becker souhaitait donner un cours au public de cette ville, selon son correspondant.
16. Astolphe de Custine découvre la Suisse et l'Italie avec sa mère Delphine de Sabran en 1811. Custine côtoie le grand monde littéraire de son époque (sa mère entretient une relation avec Chateaubriand dès 1802). À sa mort, Baudelaire le considérera comme l'exemple même du dandy mais aussi comme un des rénovateurs du roman français. Ses *Mémoires et Voyages* sont publiés en 1830.
17. Réaliser des fêtes sur les lacs suisses était déjà une tradition bien établie au XVIII^e siècle, comme l'atteste une lettre du jeune Charles-Victor de Bonstetten à son père, à propos d'une fête donnée ou reçue par la duchesse de la Rochefoucauld d'Enville en août 1765 sur le lac Léman. Cf. Michèle Crogiez Labarthe, *Savoir et pouvoir à la fin de l'Ancien Régime (1762-1792) : la duchesse d'Enville et son fils, Louis-Alexandre duc de la Rochefoucauld* (à paraître).

Ces transparents offrent sans doute à quelque lanterne magique, à quelque dispositif de projection, la latitude de la représentation. Ainsi avant même que le mot « tourisme » ne soit popularisé dans la deuxième partie du XIX^e siècle ou que le mot « vacances »¹⁸ ne devienne populaire, voyageurs et aubergistes avaient conscience d'un phénomène d'idéalisation géographique, culturelle et politique pour nouer des liens d'affinités et de fascination entre Suisses et étrangers. Cette imagologie à la fois naturelle, sublime et républicaine servira de base à la création des premiers guides standardisés dans la deuxième partie du XIX^e siècle¹⁹. Ces représentations connaissent un tel succès que, dès la fin du XVIII^e siècle, elles trouvent leurs détracteurs.

Touristes déçus : les détracteurs des représentations idéales helvétiques

Les détracteurs de la « simplicité heureuse » helvétique²⁰ trouvèrent rapidement à s'exprimer face à l'évolution des relations entre les autochtones et la foule des étrangers toujours plus nombreuse qui défilait en Suisse à la belle saison. Ainsi, dès le XVIII^e siècle, certains lecteurs – essentiellement des voyageurs français – montraient qu'ils n'étaient pas dupes de l'idéalisation projetée sur le monde de la montagne. Néanmoins, ce mouvement critique demeure marginal : à l'époque de la Révolution française, on ne compte plus les références à la liberté et aux républiques suisses au sein des textes révolutionnaires ou dans l'intrigue des pièces de théâtre comme, en Allemagne, le *Guillaume Tell* de Schiller, présenté en 1804.

En 1771, le marquis français Alexandre Frédéric Jacques Masson de Pezay (1741-1777) publie *Les Soirées helvétiques, alsaciennes et franc-comtoises* : il s'y montre un détracteur convaincu de l'imagerie idéale helvétique, critiquant à la fois la supposée beauté des femmes et pointant le ridicule des costumes. D'ailleurs, son expérience dans une auberge (un hôtel, dirions-nous aujourd'hui) paraît étrangement contemporaine :

Je pris le papier pour jeter les yeux sur le total et payer, trouvant plus que malhonnête de compter auprès d'aussi bonnes gens. Au premier coup d'œil, je crus que je ne savais pas bien lire les chiffres suisses. Je m'instruisis et fus un peu étonné d'apprendre, en me confirmant que

18. On trouve l'une des premières occurrences du mot dans le sens de temps laissé vacant, temps libre, chez Senancour dans *Oberman* (1804). Je remercie Michèle Crogiez Labarthe pour cette précieuse indication.
19. Voir les analyses d'Ariane Devanthery sur le guide de John Murray : *Hand-book for Travellers in Switzerland* (Devanthery, 2016 : 164-185).
20. Les discours et représentations concernant d'abord les populations de montagne (aussi bien en Suisse qu'en Savoie d'ailleurs) finirent par englober l'ensemble de la Suisse urbaine ou montagnarde.

l'arithmétique des deux nations était la même [entre la France et la Suisse], que si l'avidité était différente, c'était en ce que nous étions moins avides ; qu'enfin j'avais dépensé en un jour, dans la sobre Helvétie, ce qu'il m'en eût coûté en une semaine dans mon avare et splendide patrie. Je tombai de mon haut et crus entendre mon ami tomber aussi du ciel sur mes épaules et me rire encore au nez. Plein de confusion, et plus encore de regret, je payai, et continuai ma marche, voyant bien que je n'avais pas encore frappé à la cabane de Philémon (cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 580).

Cette mésaventure, dont rien n'indique l'exagération, illustre très bien comment les commerçants des villes ont très tôt tiré parti de la fascination exercée par la Suisse sur les étrangers voyageurs.

Pour Marie-Henri Beyle, ou Stendhal (1783-1842), la Suisse représente surtout un lieu de passage entre la France et sa patrie de cœur, l'Italie. La Suisse est présente dans nombre de ses œuvres à caractère autobiographique : *Voyages en Italie*, la *Vie de Henry Brulard*, les *Souvenirs d'égotisme*, mais surtout dans les *Mémoires d'un touriste*, qui retracent son long voyage de 1838, où Stendhal consigne son expérience de la Genève post-napoléonienne, désormais rattachée à la Suisse, et jouant tant bien que mal sa partition dans le concert d'une Confédération divisée entre cantons conservateurs et libéraux ; on y lit la déception d'une ville trop bourgeoise, trop sérieuse, à l'image du pays dont elle dépend : « On y calcule et jamais on n'y rit » (cité dans Reichler & Ruffieux, 1998 : 833).

Ce mot de Voltaire dont on connaît les intrigues pour installer un théâtre permanent dans la ville de l'austère Calvin inspire encore à Stendhal cette remarque railleuse : « J'aurais cru que les gens qui ont reçu de leur père une grande fortune auraient pu se dispenser de calculer ; ils sont tombés dans *un autre inconvénient bien pire : le methodisme anglais* et toutes ses *momeries* » (833).

La vertu genevoise – un peuple industriel et sage – dont tant de commentateurs font état n'est que l'expression d'une tristesse et d'une radinerie mal contenue. D'autres commentateurs critiquent les valeurs traditionnelles rattachées aux Suisses. Ainsi Helen Maria Williams – la seule autrice citée ici – souligne en 1797 que la gestion du Tessin par Berne et les cantons centraux est un scandale de cupidité et d'oppression. Dès la fin du XVIII^e siècle, les observateurs attentifs critiquent le mirage suisse : la simplicité cache un caractère mesquin, jaloux et intéressé. Tandis que la liberté dissimule un aristocratism patriarcal qui opprime les familles et confisque, à son profit, les fonctions gouvernementales. Dès le XVIII^e siècle, l'idéal helvétique d'une société de pères libres et heureux ne dissimulait donc pas les réalités du terrain. Cependant, pour les visiteurs enthousiastes

– et ils étaient nombreux ! – ces représentations littéraires et iconographiques remplirent pleinement leur rôle publicitaire.

Conclusion : l'hôtel de l'Europe

Albrecht von Haller et William Windham préparent le regard pour l'émergence de nouvelles sensibilités autour de la montagne : esthétiques, anthropologiques et savantes, simultanément, alors qu'au début du siècle, le savant zurichois Johann Scheuchzer (1672-1733) peuplait encore les Alpes de dragons et insistait sur leurs dangers.

Jean-Jacques Rousseau et les voyageurs anglais popularisent les vertus géographiques et thermales de la Suisse, tout en insistant sur la nature vertueuse des populations suisses et sur l'aspect exceptionnel de leur organisation politique. Ces éléments assemblés génèrent une utopie de l'espace alpin dont le mot « Suisse » devient synonyme. À la fin du XVIII^e siècle, la Suisse, c'est l'espace alpin, y compris dans ses débordements : la Savoie, le massif de Chamonix, les Grisons, voire le Piémont.

Cet espace géographique est exploré à la saison estivale. Les charmes du voyage sont ses bains, ses auberges, les parties de plaisir organisées par les aubergistes, les courses proposées et encadrées par des montagnards qui complètent de cette manière leur subsistance – Saussure et Ebel indiquent combien il convient de payer les guides. Il faut ajouter à la liste des « choses à voir » les cérémonies officielles (*Landsgemeinde*, exercices militaires ou défilés folkloriques) ou les forgeries nouvelles telles que la fête d'Unspunnen, décrite par M^{me} de Staël en 1808, et qui célébrait la concorde d'une nation de bergers. Exemple de ces nouveaux folklores nationaux qui naissent avec la Révolution française.

Ce seront encore les Anglais qui inventeront et populariseront les plaisirs des activités hivernales : le patinage, l'introduction du ski (imité des Scandinaves), la création de stations hivernales pour recevoir les adeptes de ces activités. Ce sont aussi les Anglais qui popularisent l'alpinisme. Six jours après Saussure, le colonel britannique Mark Beaufroy escalade le mont Blanc avec comme seul objectif son plaisir individuel : « L'alpinisme était né » (Boyer, 2004 : 23).

Progressivement se mettent en place un certain nombre d'activités qui inspireront au Genevois Rodolphe Töpffer, à la tête d'un pensionnat de jeunes garçons, l'organisation de sorties scolaires dans les Alpes. La préface de Sainte-Beuve aux *Nouveaux voyages en zig-zag* (posthume, 1854) de Töpffer souligne le phénomène : « C'est l'heure des vacances, c'est le

moment de faire son tour de Suisse, sa visite aux Alpes » (Boyer, 2004 : 25). Quant au mot « tourisme », il est imposé par Stendhal à partir de 1838 pour décrire notamment le tour des Alpes helvétiques. La notion de « vacances », utilisée pour la première fois chez Senancour dans le sens que nous donnons au mot, reprise par Sainte-Beuve et associée au tourisme stendhalien, inscrit l'espace alpin dans la genèse du phénomène. Au long du xx^e siècle, avec l'apparition des techniques et institutions qui permettent un tourisme de masse, les vacances se délesteront de toute perspective savante, anthropologique, romantique pour ne recouvrir qu'une approche ludique et une esthétique éphémère.

Hélder Mendes Baião studied history, art history and French literature at the University of Lausanne. In 2015, he completed a PhD at this university on utopian and republican thought in eighteenth-century Swiss literature. At the University of Durham, he then collaborated on the publication of the complete works of Voltaire. At the University of Bern, he is engaged in research in literature and history of ideas on the national imaginaries of the 18th century.

 <https://orcid.org/0000-0002-2319-8449>

Bibliographie

- BERTRAND, Gilles, « Parcours alpins sur le chemin de l'Italie : les transformations de l'image de la montagne dans les guides et récits de voyage en langue française des dernières décennies du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle », *Histoire des Alpes*, 9, 2004, 109-130 ([hal-01708300](https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01708300)).
- BOYER, Marc, « Les Alpes et le tourisme », *Histoire des Alpes*, 9, 2004, 19-30 ([doi:10.5169/seals-10109](https://doi.org/10.5169/seals-10109)).
- COXE, William, *Lettres sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse* [1781], tr. L. Ramond de Carbonnières, [Pau], PyrémOnde, 2003.
- DEVANTHÉRY, Ariane, *Itinéraires. Guides de voyage et tourisme alpin 1780-1920*, Paris, PUPS, 2016.
- HALLER, Albrecht von, *Premier voyage dans les Alpes et autres textes, 1728-1732*, éd. Aurélie Luther, Genève, Slatkine, 2008.
- REICHLER, Claude, *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg, 2002.
- REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland, *Le voyage en Suisse. Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1998.
- ROSSET, François, *L'Enclos des Lumières. Essai sur la culture littéraire en Suisse romande au XVIII^e siècle*, Genève, Georg, 2017.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *La Nouvelle Héloïse*, éd. Bernard Gagnebin et al., *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1961, vol. 2.
- SAUSSURE, Horace-Bénédict de, *Voyages dans les Alpes* [1834²¹], Genève, Georg, 2002.
- SENAUCOUR, Étienne Pivert de, *Oberman* [1804], Paris, GF Flammarion, 2003.
- STENDHAL, *Mémoires d'un touriste* [1838], Paris, Gallimard, 2014.
- TISSOT, Laurent, *Naissance d'une industrie touristique. Les Anglais et la Suisse au XIX^e siècle*, Lausanne, Payot, 2000.
- VINCENT, Patrick H. « Enchanted Ground? Rousseau, Republicanism and Switzerland », in Russell Goulbourne & David Higgins (dir.), *Jean-Jacques Rousseau and British Romanticism: Gender and Selfhood, Politics and Nation*, Londres, New York, Bloomsbury Academic, 2017, 91-112.

21. Pour la version abrégée sans les dissertations scientifiques, sinon les réflexions de Saussure avaient été éditées dès la fin du XVIII^e siècle en différents volumes.